

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C.

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Les goinfres du Reichstag

X L'abbé Wetterlé a vu, avant la guerre, les députés au Reichstag dévaliser les buffets officiels.

Généralement, le chancelier et ses collaborateurs reçoivent à neuf heures du soir, dans leurs salons officiels. Après avoir salué le maître de maison, qui se tient près de l'entrée, les invités se précipitent sur le buffet froid et le mettent au pillage. C'était toujours, pour moi, le spectacle le plus réjouissant. On eût dit, vraiment, que tous ces gens-là n'avaient pas mangé depuis huit jours, quand on les voyait mettre sur leurs assiettes des pyramides de victuailles. On faisait, en effet, queue devant la grande table, où se trouvaient les « délicatesses » les plus variées, depuis les jambons de Westphalie, jusqu'aux « gâteaux en arbre » de Berlin, et consciencieusement, chaque invité prenait de tous les plats, plaçant sans scrupules une tarte à la crème au-dessus d'une cuisse de poulet, pour ne pas faire grâce d'un seul plat à son hôte. Les domestiques étaient affolés, tant l'impatience des convives les mettait sur les dents.

Leur assiette remplie, les députés s'installaient à de petites tables, quand ils en trouvaient de libres, sinon ils dévoraient voracement, debout, leur pitance variée. Puis, la ruée vers le buffet à vins et à liqueurs.

J'ai gardé le souvenir attendri d'un Bavarois, et non des moindres, qui s'était, un soir, incrusté devant la table à champagne et qui, d'un geste automatique, retendait sa flûte au larbin médusé, dès que, d'une lampée, il en avait avalé le contenu. Cela dura une bonne demi-heure. Quand la soif inextinguible de ce buveur émérite fut enfin calmée, ses jambes flageolaient; mais personne ne s'en émut, car, en Allemagne, l'ivrognerie n'a rien de dégradant.

Qu'on ne m'accuse pas d'exagération. Mes collègues d'Alsace-Lorraine qui, tous, étaient avant d'aller aux réceptions officielles, s'amusaient, comme moi, de ces ignobles goinfries. Ne vimes-nous pas, un soir, quelques collègues allemands remplir leurs poches de cigarettes! Ils riaient à gorge déployée en se livrant à ce pillage, qu'ils trouvaient très drôle.

Nous avions organisé, il y a six ans, une dégustation des vins d'Alsace-Lorraine au Reichstag.

Par notre séance de dégustation, nous voulions prouver que nos vins valaient largement, comme couleur, comme goût et comme bouquet, ceux du Rhin et de la Moselle. Quinze cents bouteilles furent servies, ce soir-là, à environ trois cents membres du Reichstag et du Bundesrat. Elles furent consciencieusement vidées. Inutile d'ajouter que, vers minuit, la grande galerie du palais parlementaire était extraordinairement animée. Quand, à une heure, je sortis du Reichstag, en compagnie de M. de Pos-

dowsky, secrétaire d'Etat à l'intérieur, je rencontrai, dans le Tiergarten, un de mes collègues qui tenait le tronc d'un bouleau dans ses bras et lui faisait un discours impressionnant. Le vin d'Alsace-Lorraine avait obtenu le plus légitime succès, d'ailleurs, purement éphémère, car pas une seule commande ne récompensa les sacrifices de nos viticulteurs.

Abbé WETTERLÉ.

Les généraux blessés

Le général Maunoury reçoit la médaille militaire et le général de Villaret est nommé commandeur de la Légion d'honneur.

Le Président de la République, accompagné du général Duparge, a passé la journée du 12 mars aux armées de l'Aisne. Il a rendu visite au général Maunoury, blessé dans les circonstances que l'on sait, et lui a remis, sur la proposition du général Joffre, la médaille militaire.

Le 15 mars, le ministre de la guerre s'est rendu auprès des généraux Maunoury et de Villaret, dont l'état est aujourd'hui, nous sommes heureux de l'annoncer, des plus satisfaisants. Au nom du Président de la République, M. Millerand a remis la croix de commandeur de la Légion d'honneur au général de Villaret.

PAROLES FRANÇAISES

La Prusse est faite à l'image de sa royauté, la plus fourbe, peut-être, que le monde ait vue. Carthage était naïve auprès de ce gouvernement sans foi ni loi, sans conscience ni miséricorde, à qui tous les moyens sont bons pour prendre et pour réussir. Le mépris des traités, la violation des serments, les attentats aux droits, les embûches et les coups de main politiques sont depuis deux siècles les jeux de ses princes.

Frédéric II y mettait du moins un sans-gêne cynique: il trahissait le front haut, mentait à tue-tête et ne tartuffait pas ses rapines. Dans ses mémoires, il avoue franchement l'iniquité de sa conquête de la Silésie. « L'ambition, dit-il, l'intérêt, le désir de faire parler de moi l'emportèrent, et je déclai-dai la guerre. »

Quand il s'est emparé de la maison du voisin, ce Tartuffe en bottes fortes tombe hypocritement à genoux, se signe de sa main sanglante et rend grâces au Dieu des armées. Quoi de plus révoltant que sa dévotion à ce Dieu prussien dont il a fait un atroce fétiche, qu'il nourrit d'exterminations, auquel il fait dicter ses parjures, et qu'on ne peut se représenter que sous la forme du Moloch punique ou de ce Teutatès german qu'on gorgeait de la chair des hommes?

PAUL DE SAINT-VICTOR.

(Barbares et Bandits, 1871.)

Faits de guerre

DU 13 AU 16 MARS

En Belgique, dans la région de Lombaertzyde, notre artillerie a très efficacement bombardé les ouvrages ennemis. Dans la nuit du 11 au 12 mars, nous avons enlevé un fortin à une centaine de mètres de nos tranchées de première ligne; l'ennemi a essayé de le reprendre dans la journée du 15; il a été repoussé, laissant une cinquantaine de morts sur le terrain. Nos pertes ont été insignifiantes.

Dans la journée du 13, une escadrille anglaise a bombardé Westende et obtenu d'excellents résultats.

L'armée belge a continué à progresser dans la boucle de l'Yser; son artillerie, appuyée par notre artillerie lourde, a détruit le point d'appui organisé par les Allemands au cimetière de Dixmude. Dans la journée du 15 mars, elle a consolidé les résultats obtenus précédemment.

L'ennemi a bombardé de nouveau Ypres le 13 mars; il y a eu plusieurs victimes dans la population civile.

L'armée britannique a poursuivi ses opérations dans la région de Neuve-Chapelle. Le 12 mars, après avoir repoussé deux fortes contre-attaques, les troupes anglaises se sont emparées de la partie des lignes allemandes sise entre le hameau de Piètre et le moulin du même nom; en fin de journée, elles ont franchi le ruisseau des Layes, qui coule parallèlement à la route de Neuve-Chapelle à Fleurbaix, entre cette route et Aubers, enlevant dans cette région plusieurs tranchées ennemis; elles ont atteint la route dénommée rue d'Enfer, qui se dirige au sud-est vers Aubers et dessert un faubourg de cette localité, et elles se sont emparées de plusieurs maisons organisées défensivement au sud-ouest de Piètre. C'est un succès tout à fait complet pour nos alliés, qui ont avancé sur un front d'environ 3 kilomètres et une profondeur de 1,200 à 1,500 mètres, repoussant d'incessantes contre-attaques menées avec une extrême violence et faisant 1,720 prisonniers; d'après les déclarations de ceux-ci, et les observations faites sur le champ de bataille, les pertes des Allemands doivent être évaluées à près de 10,000 hommes. L'artillerie lourde et de campagne anglaise a très efficacement préparé et soutenu l'action vigoureuse de l'infanterie; elle a été appuyée à droite et à gauche par le feu de nos batteries, de nos mitrailleuses et de notre infanterie.

Les troupes anglaises ont occupé également le 12 mars le hameau de l'Epinette, à 3 kilomètres à l'est d'Armentières. Dans la soirée du 14, elles ont été très violemment attaquées à Saint-Eloi, au sud d'Ypres, et ont dû évacuer le village; elles l'ont repris le lendemain; elles ont également reconquis les tranchées au sud-ouest du village et obligé l'ennemi à évacuer les tranchées.

au sud-est, complètement bouleversées par l'artillerie.

Dans la région d'Arras, le 15 mars, une très brillante attaque de notre infanterie nous a permis d'enlever d'un seul bond trois lignes de tranchées sur l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette et d'atteindre le rebord du plateau. Nous avons fait une centaine de prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers et sous-officiers, détruit deux mitrailleuses et fait exploser un dépôt de munitions. Plus au sud, à Ecurie et Roclincourt, près de la route de Lille, nous avons fait sauter plusieurs tranchées allemandes et empêché l'ennemi de les reconstruire.

Dans la région d'Albert, au Carnoy, l'ennemi a fait sauter à la mine une de nos tranchées et a occupé l'entonnier; nous l'avons repris, puis reperdu; une seconde contre-attaque nous a permis de reconquérir la position, où nous nous sommes maintenus; nous avons réussi à remettre en état toute notre organisation défensive.

Sur le front de l'Aisne, notre artillerie a déployé une grande activité; notamment près de Vassens, au nord-ouest de Neuvron, elle a réussi à prendre sous son feu deux compagnies ennemis, qui ont subi de très fortes pertes. Les Allemands ont de nouveau bombardé la cathédrale de Soissons et le quartier environnant.

Au nord de Reims, en face du bois de Luxembourg, l'ennemi a tenté sans succès de s'emparer d'une de nos tranchées avancées; il s'est vengé de cet échec en bombardant de nouveau la ville.

En Champagne, nos progrès continuent.

Dans la soirée du 11 mars, nous avons enlevé, en avant de la croupe au nord-est de Mesnil, plusieurs tranchées ennemis. Dans la journée du 12, nous avons avancé sur les pentes nord de cette croupe; plus à l'ouest, parallèlement à la route de Tahure, nous avons occupé des tranchées. Dans la journée du 13, nous avons repoussé deux contre-attaques et poursuivi l'ennemi en lui prenant de nouveaux ouvrages; dans l'un d'eux nous avons trouvé une centaine de morts et du matériel. La journée du 14 a été employée à assurer notre installation sur les lignes de crête enlevées à l'ennemi et à consolider notre nouveau front par des progressions sur divers points. Le 15, nous avons recommencé à gagner du terrain au nord-ouest de Souain et au nord-est de Perthes; nous avons repoussé deux contre-attaques en avant de la croupe 196 au nord-ouest de Mesnil et élargi nos positions dans ce secteur. Nous avons fait chaque jour des prisonniers, parmi lesquels des officiers.

En Argonne, l'ennemi a tenté, le 13 mars, une attaque contre nos lignes au Four-de-Paris. Elle a été arrêtée net. Le lendemain, entre le Four-de-Paris et Bolante, nous avons enlevé 300 mètres de tranchées ennemis en faisant des prisonniers, dont plusieurs officiers. A trois reprises, l'ennemi a violemment contre-attaqué; il a été chaque fois repoussé avec pertes. Dans la journée du 15, il a recommencé deux fois l'opération, sans plus de succès. Dans la région de Bagatelle, nous avons démolî un blockhaus, nous avons occupé l'emplacement et nous nous y sommes maintenus en repoussant deux contre-attaques de l'ennemi. A Vauquois, une brillante action de notre infanterie nous a rendus maîtres de la partie ouest du village où l'ennemi se défendait encore; de nombreux prisonniers sont tombés entre nos mains.

Sur les Hauts-de-Meuse, à la suite des déblaiements effectués par nous sur le terrain conquis aux Espagnols, nous avons trouvé de nouvelles mitrailleuses allemandes, ce qui porte à quatre le nombre

de ces engins perdus par l'ennemi sur ce point. Un élément de tranchée où l'ennemi avait réussi à prendre pied dans la soirée du 11 mars a été repris par nous le lendemain. Le 14, l'ennemi a tenté une attaque qui a été arrêtée net par notre feu.

Au bois Le Prêtre, nord de Pont-à-Mousson, le 13 mars, l'ennemi a tenté sans succès de déboucher de ses lignes; le 14, il a

fait sauter à la mine quatre de nos tranchées qui ont été complètement détruites et réussi à y prendre pied après l'explosion. Quinze marins allemands grièvement blessés ont été débarqués à Valparaiso.

A l'assaut de Vauquois

Les Allemands étaient à Vauquois, village situé à la lisière est de l'Argonne, depuis la fin de septembre. Cette position avait pour nos adversaires l'inappreciable avantage de masquer leurs opérations au nord de Varennes et de leur permettre de ravitailler leurs troupes de l'Argonne, ainsi que les forces importantes qu'ils ont dans les bois de Cheppy.

De plus, Vauquois est un admirable observatoire. De là l'ennemi pouvait régler le tir de son artillerie à longue portée sur nos cantonnements de la vallée, nos routes de ravitaillement et nos mouvements de troupes.

Notre entrée dans Vauquois devait donc être pour nous du plus haut intérêt. Mais il était évident qu'elle nécessiterait de très grands efforts.

En effet, la position était devenue une véritable forteresse. De plus, les caves du village, creusées dans le roc, offraient à l'ennemi des abris à l'épreuve de l'artillerie de campagne.

Nos attaques précédentes avaient amenuisé notre première ligne de tranchée à mi-pente de Vauquois, lorsque fut donné, le 28 février, l'ordre d'attaquer le village.

Le 1^{er} mars, tout le monde, officiers et soldats, est résolu à en finir. Quatre fois nous sommes montés à l'assaut de Vauquois; quatre fois nous avons été repoussés par les feux d'écharpe des Allemands.

L'attaque est donc reprise à l'aube avec des effets plus importants.

A 14 heures, malgré le feu violent de l'adversaire, des éléments de trois régiments s'élancent hors des tranchées et reconnnent l'ascension du plateau, effroyablement bouleversé.

Voilà nos hommes à la lisière de Vauquois. La persistance de leur effort, qui se poursuit sans interruption depuis vingt-quatre heures, impressionne visiblement l'ennemi, qui, au lieu de s'accrocher à ses tranchées de première ligne, les abandonne et refugie dans le village. Toutes les positions en avant des maisons sont en notre possession.

A quatorze heures trente-cinq, avec un élan superbe, nos bataillons pénètrent dans le village détruit et s'y installent en même temps qu'un combat corps à corps se livre dans les rues, entre les maisons en ruines.

A quinze heures, seize heures, dix-sept heures, et dix-sept heures trente, quatre contre-attaques se produisent; elles sont repoussées. Nous nous installons fortement dans la grande rue qui coupe Vauquois en deux parties, ayant infligé à l'ennemi de grosses pertes et fait deux cents prisonniers.

Pendant la nuit du 1^{er} au 2 nos hommes tentent deux attaques pour s'emparer du centre de résistance organisé par l'ennemi dans l'église, mais ces attaques se brisent à l'organisation qui a approfondi la grande rue, l'enfile par ses mitrailleuses et tire par les soupireaux des caves.

Une arrivée de renforts dans les tranchées à l'ouest du village est signalée; elle est aussitôt prise sous notre feu; aucune contre-attaque ne se produit. Nous maintenons nos positions.

La journée du 2 et celle du 3 sont surtout employées à reconstituer les unités et à consolider notre gain. L'ennemi n'attaque pas. Les Allemands sont visiblement fatigués, leur moral est atteint. Ils se cramponnent encore à ce qu'ils ont gardé du village, mais ils ne peuvent pas faire plus. De notre côté, nous avons hissé au sommet du plateau une pièce de canon qui inflige à l'ennemi, à courte distance, des pertes sensibles.

Pourtant, dans la nuit du 3 au 4, dans la journée du 5 mars, les Allemands tentent de nouvelles contre-attaques qui sont repoussées.

Depuis ce moment, l'ennemi renonce à nous chasser de Vauquois. Nous y sommes, nous restons.

SUR MER

Le « Dresden » coulé: son équipage est fait prisonnier.

L'amirauté britannique annonce que, le 1^{er} mars, à neuf heures du matin, les croiseurs anglais « Glasgow » et « Kent », et le croiseur auxiliaire « Arana » ont rejoint le croiseur allemand « Dresden », près de l'île Juan-Fernandez.

Après cinq minutes de combat, le « Dresden » avait abaissé son pavillon et déployé le drapeau blanc. Le croiseur allemand avait subi de

graves dégâts, et le feu s'était déclaré à son bord. Peu de temps après, les soutes faisaient explosion et le « Dresden » coulait.

Les navires britanniques n'ont éprouvé aucune perte et n'ont subi aucun dommage.

Quand les soutes aux poudres firent explosion, et que le « Dresden » s'abîma dans la mer, les navires anglais purent sauver l'équipage. Quinze marins allemands grièvement blessés ont été débarqués à Valparaiso.

L'Embuscade

Quel que soit le courage des hommes, il est des jours où l'inclémence du temps les réduit à l'inaction. Aujourd'hui il pleut à seaux. En plus, Fifine est enrhumée et cette nuit Piston, qui hier soir avait mangé beaucoup de tarte aux pommes, a eu un peu mal au ventre. Donc, Tony et ses collaborateurs seront dans l'impossibilité ce matin de poursuivre leurs opérations parmi les solitudes infinies du parc Monceau, ses plaines herbeuses et les mystères de ses futaies.

Ils ne demeureront pas pour cela oisifs. Le vrai chef se reconnaît à ce qu'il sait utiliser les circonstances les plus défavorables. Sitôt ses leçons terminées, Tony, dans la salle d'étude transformée en salle de jeu, a commencé de faire faire l'exercice à ses hommes. Malheureusement l'homme Fifine était obligé de se moucher toutes les deux minutes, ce qui nuisait à la régularité des mouvements. L'œil vitreux, l'homme Piston manœuvrait avec mollesse, et soudain, d'un air très abattu, il s'est éclipsé. Il a donc fallu après un quart d'heure rompre les rangs.

Ayant constaté à la fenêtre que l'averse redoublait et qu'il fallait décidément renoncer à tout espoir de sortie, Tony a extrait du bahut ses boîtes de soldats de plomb. Et disposé sur la table un certain nombre de cahiers et de dictionnaires il étudie de savantes combinaisons stratégiques. Ainsi font tous les matins le général Joffre et son état-major. En trois quarts d'heure, par des procédés aussi simples que variés, Tony exterminera Hindenburg, trois corps d'armée autrichiens et un nombre inimaginable de Turcs. Mais tout cela ne prend que trois quarts d'heure et il pleut toujours...

Si les troupes étaient reposées, peut-être pourraient-on tenter quelque chose. Mais Piston s'est décidément retiré sous sa tente en tête à tête avec une tasse de camomille et ne repartira de la matinée. Et Fifine est allé prendre sa leçon de piano. Quoi de plus contrariant pour un chef d'armée que d'avoir la moitié de son effectif à faire des gammes? Réduit à ses seuls moyens, comment Tony tenterait-il quelque chose de sérieux? Un livre sur les genoux, il reste à bâiller à l'entrée de la salle d'étude, à suivre distraitemment par la porte entrouverte les allées et venues de Françoise, la femme de chambre, qui met le couvert...

Ces malheureux Berlinois avalent leurs bœufs et leurs demis comme du bouillon, serviette au cou, et cuillerée par cuillerée... voilà un des plus curieux tableaux de la guerre! Ils devaient d'ailleurs bougonner, car leur bière ne restait certainement pas très fraîche, et comment faisaient-ils pour trinquer à la santé de leur Hindenburg?

Cours de gloire. — Tous les jours, chaque professeur de français, au lycée Condorcet, donne, un quart d'heure avant la fin du cours, lecture de quelques citations à l'ordre de l'armée, et fait suivre cette lecture de commentaires propres à exalter le courage et le patriotisme des enfants dont l'éducation lui est confiée.

Cologne, onze heures du soir, sur la place de la Gare. Un régiment part pour le front. Quelques centaines de personnes sont venues accompagner les soldats, parmi lesquels on voit des hommes de tout âge. Une musique joue *Deutschland über alles*. La foule reste impassible, personne ne chante. Des femmes pleurent; l'une dit en sanglotant: « Il n'en reviendra pas la moitié! »

Espèce d'épilé! — Sur le boulevard de la Madeleine, trois blessés, vêtus de capotes roussies, qui sentent encore la tranchée, se promènent lentement, appuyés sur des cannes, pour rendre le mouvement à leurs jambes dououreuses.

« Défense de prendre à autrui un poulet, de lui tuer une brebis.

« Défense d'enlever le raisin, de nuire aux récoltes, de détruire les moissons.

« Défense d'exiger du paysan l'huile, le sel et le boeuf.

« Que chacun fourbisse ses armes et montre des chaussures en bon état.

« Que chacun garde dans son baudrier la

coupe, espèce d'épilé!

Telle est la vigueur, telle est la soudaineté

de l'offensive que son succès dépasse toute prévision. Françoise pousse un cri de terreur, glisse, essaie vainement de se cramponner... Sur son bras le plateau bascule. Avec tout le chargement des marmites et un sinistre fracas, elle s'abat sur le parquet. La galerie entière est jonchée de son cadavre, de fragments de faïences et de harouillages d'œufs. Il y en a une mare glaieuse et jaunâtre jusqu'aux confins de la salle à manger.

Devant ce résultat foudroyant de sa manœuvre, Tony lui-même demeure interdit. Mais voici que de toutes parts, des pas se hâtent avec des exclamations. Dans quelques secondes, Maria la cuisinière, Mémère, Mademoiselle elle-même arrivent sur les lieux. Quel que soit son courage, Tony n'ose braver cette concentration. L'instinct de la conservation est le plus fort. Il sent déjà la fessée lui intordre le derrière. Et braillant à pleins poumons, il détalé vers le fond de l'appartement.

ANDRÉ LICHTENBERGER.

RIPOSTE AUX INCENDIAIRES

Les Allemands essayent de justifier la destruction de la cathédrale de Reims.

M. Dalmier, sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts, leur répond à la Sorbonne.

Je viens d'avoir sous les yeux, a-t-il dit, le rapport dressé sur la demande du gouvernement de Berlin, par le conseiller intime du gouvernement, le docteur Paul Clemén. C'est la défense des criminels qui ont brûlé Reims, Arras et Soissons, après avoir brûlé Louvain. L'historien le plus impartial, même à l'heure de la paix, ne pourra pas trouver dans ce document une raison décisive ou une excuse valable.

Il s'agit de savoir si c'est volontairement et systématiquement que les batteries allemandes furent braquées sur la cathédrale de Reims, et si tout ce qui faisait sa parure est aujourd'hui irrémédiablement perdu. Nos ennemis ont produit, une fois de plus, cette affirmation qu'un poste d'observation était installé sur l'édifice et que des batteries d'artillerie étaient défilées derrière lui. Nous maintenons à cet égard les dénégations formelles du généralissime. Au surplus, il ne s'agit point seulement du premier bombardement, il s'agit de tentatives renouvelées depuis près de six mois qui agravent, chaque jour, la situation du monument. Il y a quelques jours seulement que les voûtes furent crevées par des obus allemands.

Elle est encore debout, dit le rapport Clemén. « Les contreforts sont debout, la façade ouest s'élève comme auparavant, avec ses deux tours. » C'est vrai! Elle est encore debout! Elle est debout, comme sont encore debout les femmes auxquelles les compatriotes du docteur Clemén ont arraché les seins, ou comme les enfants auxquels ils ont coupé les poignets... Souhaitons qu'elle demeure avec ses cicatrices dans un pays où, trop souvent, nous oublions trop vite. Elle restera comme le témoin accusateur rappelant aux générations futures l'étenue du crime et la férocité des criminels.

Dans une sorte de résumé, le docteur Clemén semble faire bon marché de tous nos monuments historiques. Il écrit : « Ce culte intempestif des monuments apparaît comme une sentimentalité étrangère et anachronique à une heure où il s'agit, non pas d'un duel limité, mais d'être ou de ne pas être, de toute notre existence nationale, de la victoire ou de la chute de la pensée allemande dans le monde. »

Vous retiendrez cet aveu! Qu'importe pour nos ennemis que disparaissent les chefs-d'œuvre de l'art gothique! Qu'importe que, sur leur passage, tous les monuments qui faisaient l'admiration du monde civilisé soient détruits! Qu'importe les atrocités pourvues que la pensée allemande triomphe!

Vous mesurerez ainsi l'enjeu formidable de cette guerre et vous serez plus convaincus que jamais, que la victoire de la France et de ses alliés sera le triomphe du droit, de la civilisation et de l'humanité.

HOMMAGE A JULES VERNE

Aujourd'hui que se sont transformées si totalement les conditions de la guerre où la science joue de plus en plus un rôle actif et prépondérant, il apparaît, dans le recul du passé dévenu par cela même plus lumineux, qu'un homme a contribué entre tous à ce capital événement.

Cet homme, c'est Jules Verne.

Commencée, quand ils étaient petits, par ceux qui devaient être les pères des hommes d'aujourd'hui, la lecture des livres de Jules Verne a déposé, à travers les deux dernières générations, des semences inattendues, que nous voyons éclore.

En effet, les combinaisons inouïes du ferme écrivain ne se bornaient pas à passionner,

elles instruisaient, pourvues d'une richesse scientifique d'un irrésistible attrait, d'un charme entraînant. C'est par ce côté de science, très sûre, très solide, poussée à fond, et en même temps de la vulgarisation la plus adroite, qu'elles ont été, pour des milliers et des milliers de jeunes gens, des manuels d'énergie courante, des espèces de « théories » d'autadre pratique et raisonnée.

Les marchandises qui auront été reconnues appartenant à des sujets allemands seront mises sous séquestre ou vendues; le prix en sera consigné et remboursé après la guerre.

INFORMATIONS OFFICIELLES

LE RENFORCEMENT DU BLOCUS DE L'ALLEMAGNE. — Un décret publié le mardi 16 mars précise les mesures prises par la France et l'Angleterre pour paralyser le commerce allemand en empêchant toutes espèces de marchandises d'atteindre ou de quitter l'Allemagne.

Toutes les marchandises appartenant à des sujets allemands, ou venant d'Allemagne ou expédiées sur l'Allemagne, seront arrêtées par les croiseurs des flottes franco-anglaises.

Les navires neutres à bord desquels se trouvent des marchandises de provenance ou de destination allemande seront arrêtés et conduits dans un port français ou anglais. Les marchandises y seront débarquées. Le navire sera ensuite laissé libre, à moins qu'il ne s'agisse de contrebande de guerre.

Les marchandises débarquées appartenant à des neutres, et venant d'Allemagne ou expédiées en Allemagne, seront laissées à la disposition des propriétaires neutres pour être dirigées sur un port allié ou neutre. Passé un certain délai elles pourront être réquisitionnées ou vendues aux frais et risques des propriétaires.

Le Gouvernement propose la réhabilitation des condamnés qui, pour action d'éclat, ont été l'objet d'une citation à l'ordre de l'armée.

Ainsi la guerre actuelle pourra permettre à des condamnés pour infractions militaires ou pour crimes ou délits de droit commun, de racheter leur passé en accomplissant des actes de courage sur les champs de bataille. L'opinion publique admet depuis longtemps cette réhabilitation : que de fois n'avons nous pas entendu dire d'un condamné qu'il avait racheté sa faute, qu'il s'était moralement réhabilité par une mort glorieuse ou par un haut fait d'armes.

Le projet du Gouvernement établit deux sortes de réhabilitations :

1^e La réhabilitation de droit en faveur des condamnés pour infractions militaires ; 2^e La réhabilitation facilitée mais non obligatoire en faveur des condamnés de droit commun, dont la demande reste soumise à l'examen et à la décision de la cour d'appel.

Dorénavant le condamné qui aura accompagné une action d'éclat et aura été, pour ce fait, cité à l'ordre du jour de l'armée, sera réhabilité de droit sans aucune condition, si sa condamnation a pour origine une infraction militaire. Si la condamnation a été prononcée pour des infractions de droit commun, la demande en réhabilitation ne sera soumise à aucune condition de temps, d'épreuve ni de résidence mais devra néanmoins être admise par la cour. De plus, la cour aura la faculté d'accorder la réhabilitation, même dans le cas où ni les frais ni les réparations civiles n'auraient été payés, si le demandeur justifie qu'il est hors d'état de se libérer.

Comme conséquence de la réhabilitation de droit en faveur des condamnés pour infractions militaires, le Gouvernement a institué la réhabilitation posthume.

Cette innovation donne son véritable caractère à la réforme consacrée par la nouvelle loi. Il semble, en effet, que le projet gouvernemental ait eu moins en vue la restitution des droits dont le condamné était privé que la réhabilitation morale et une sorte de restitution de l'honneur.

Il est donc naturel que ceux qui portent le nom d'un condamné, mort en accomplissant une action d'éclat ou de ses suites, tiennent à une réhabilitation qui enlèvera à ce nom la tache dont il était terni et qui rappellera que l'homme qui avait peut-être mal vécu a su bien mourir.

Maurice Braibant, député de Rethel, rapporteur du projet de loi.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

G. DE LA FOUCARDIÈRE.

La réhabilitation
au champ d'honneur

Chansons militaires.

LETTER AUX POILUS

Air : *T'en souviens-tu, disait un capitaine...*
(BÉRANGER.)

Petit soldat, quand, après cette guerre,
Tu t'en iras vers la paix du foyer,
Portant, ainsi qu'un grognard de naguère,
Le ruban rouge avec le vert laurier;
Tu pourras dire en songeant à la gloire :
J'étais à Guise, à Meaux, à Champaubert,
A Montmirail, où je vis la Victoire
Qui survolait nos régiments de fer.

Petit soldat, qui, là-bas, en Belgique,
Mis en échec la Garde du Kaiser,
En l'empêchant par ta lutte héroïque
De traverser la rivière l'Yser;
Tu pourras dire, en parlant de Dixmude,
Enfer de feu, de mitraille et de sang :
Partis deux mille à ce combat si rude,
La mort faucha la moitié de nos rangs.

A notre histoire ajoutant une page
— Car l'historien, c'est aussi le soldat —
Tu pourras faire à la ville, au village,
Plus d'un récit de ces nobles combats;
Tu pourras dire : En entrant en Alsace,
J'ai bien failli étouffer sous les fleurs, [brasse
On chante, on crie, on acclame, on s'embrasse
Et les vieillards tremblants versent des pleurs.

Et toi, qui pris, au cours de la bataille,
D'un régiment le brillant étendard,
Puis qui revins, tout criblé de mitraille,
Tu pourras dire à tes enfants, plus tard :
Sous la coupoles en or des Invalides
Flotte un drapeau avec un aigle noir;
Pour l'arracher à leurs poings solides,
Un contre dix, j'ai lutté jusqu'au soir.

L'emprunt allemand en Amérique a subi un échec complet.

On a découvert à Venise, dans des tonneaux de bière provenant de Berlin, à destination de Tripoli, des fusils français envoyés par l'Allemagne aux rebelles de la Tripolitaine.

Le peintre J. F. Bouchor, du musée de l'art, aux Invalides, a reproduit à l'aquarelle les drapeaux pris à l'ennemi et en a tiré des cartes postales très artistiques qu'il vient d'offrir au régiments vainqueurs. Le ministre de la guerre a fait transmettre ses remerciements à M. J.-F. Bouchor.

La correspondance postale officielle privée aux unités du corps expéditionnaire d'Orient devra porter l'adresse : Corps expéditionnaire d'Orient, par Marseille.

On annonce la mort de M. Hennion, ancien préfet de police, commissaire général du gouvernement français près le gouvernement beige.

La société des gens de lettres a décerné à M. Maurice Barrès l'une des deux annuités de la fondation Roland Bonaparte. M. Barrès conservera cette somme à la frappe d'une médaille pour les familles des écrivains tués à l'ennemi.

La famille Zeller, des environs de Massieux (Haute-Alsace), compte 44 de ses membres à la guerre : 2 ont été tués, 6 blessés, 2 ont disparu et 2 ont été faits prisonniers par les Allemands.

Mrs Rockefeller est morte à l'âge de soixante-seize ans. Elle était la femme du célèbre miliardaire.

Sur les 723 magistrats mobilisés, 21 sont morts au champ d'honneur, 27 ont été blessés. 8 sont prisonniers.

Le bureau officiel des « Liebesgaben », à Berlin, ouvre une souscription nationale pour couvrir les frais de la lutte contre les poux sur le front allemand.

Beaucoup de propriétaires de cafés et restaurants parisiens ont l'intention de faire appeler au travail des femmes pour le service de la clientèle et celui des cuisines, en raison de la pénurie du personnel mâle.

BLOC-NOTES

— Après avoir visité Lvov et certains points de la Galicie, le général Pau est arrivé à Varsovie, où il passera plusieurs jours.

— M. Georges Bureau, député de la Seine-Inferieure, a été nommé sous-secrétaire d'Etat de la marine marchande.

— Une délégation de la commission des affaires extérieures de la Chambre des députés présentée par M. Beau, ambassadeur de France au président de la confédération suisse, lui a exprimé sa vive gratitude en raison des soins prodigués aux blessés et évacués en France.

— On annonce, de Pétrograd, la mort du comte de Witte, ancien chancelier de l'empire russe.

— La neige est tombée en si grande abondance dans le Vivarais que la circulation des trains a été suspendue entre plusieurs localités de la Haute-Loire et de l'Ardèche.

— Les aviateurs américains Curtiss et Prince, engagés dans l'aviation pour la durée de la guerre, sont arrivés à Pau.

— La vente de pétrole aux particuliers est interdite en Allemagne. Le gouvernement fait saisir toutes les provisions.

— On essaye, en ce moment, au jardin botanique de Berlin, la création de nouvelles sortes de légumes, dites « légumes de nécessité », provenant de plantes sauvages mais comestibles.

— Les autorités allemandes ont réquisitionné les plus beaux chiens de Namur, soit pour les dresser au rôle de chien sanitaire. En réalité, ces pauvres bêtes ont été abattues pour être servies en pâtés et saucisses.

— Un des gardiens en chef du camp de Holzminden (duché de Brunswick), où furent internés de nombreux civils, n'est autre que l'escrimeur Comptoir d'Escompte, le célèbre Gallay qui, après sa libération, se fixa en Allemagne.

— Un incendie a détruit, dans la nuit du 13 mars, la célèbre fromagerie du Mont-des-Cars, près d'Hazebrouck.

— L'emprunt allemand en Amérique a subi un échec complet.

— On a découvert à Venise, dans des tonneaux de bière provenant de Berlin, à destination de Tripoli, des fusils français envoyés par l'Allemagne aux rebelles de la Tripolitaine.

Le peintre J. F. Bouchor, du musée de l'art, aux Invalides, a reproduit à l'aquarelle les drapeaux pris à l'ennemi et en a tiré des cartes postales très artistiques qu'il vient d'offrir au régiments vainqueurs. Le ministre de la guerre a fait transmettre ses remerciements à M. J.-F. Bouchor.

La correspondance postale officielle privée aux unités du corps expéditionnaire d'Orient devra porter l'adresse : Corps expéditionnaire d'Orient, par Marseille.

On annonce la mort de M. Hennion, ancien préfet de police, commissaire général du gouvernement français près le gouvernement beige.

La famille Zeller, des environs de Massieux (Haute-Alsace), compte 44 de ses membres à la guerre : 2 ont été tués, 6 blessés, 2 ont disparu et 2 ont été faits prisonniers par les Allemands.

Mrs Rockefeller est morte à l'âge de soixante-seize ans. Elle était la femme du célèbre miliardaire.

Sur les 723 magistrats mobilisés, 21 sont morts au champ d'honneur, 27 ont été blessés. 8 sont prisonniers.

Le bureau officiel des « Liebesgaben », à Berlin, ouvre une souscription nationale pour couvrir les frais de la lutte contre les poux sur le front allemand.

Beaucoup de propriétaires de cafés et restaurants parisiens ont l'intention de faire appeler au travail des femmes pour le service de la clientèle et celui des cuisines, en raison de la pénurie du personnel mâle.

LES CRIMES DE L'ARMÉE ALLEMANDE

Second Rapport adressé au Président du Conseil par la Commission chargée d'enquêter sur les violations du droit des gens commises par l'ennemi (1).

Si les prisonniers civils ont eu à supporter, pendant toute la durée de leur transfert, bien des privations et bien des souffrances, ils n'ont guère été moins à plaindre dans les lieux de concentration où ils ont été internés en Allemagne. Ils étaient logés généralement dans des baraquements en planches de sapin, couverts avec du carton bitumé. À Güstrow, toutefois, certains d'entre eux ont été entassés dans de grandes tentes semblables à des baraquements où il n'y avait ni chauffage ni éclairage et où la plupart couchaient sur de la paille recouvrant directement le sol. Dans plusieurs camps, comme à Gardelegen et à Grafenwöhrl, les planches mal jointes laissaient passer l'humidité. Presque partout, cependant, les baraquements, tout au moins à partir de Noël, ont été chauffés par des poèles.

Les civils ont été internés dans les mêmes camps que les militaires, mais ne se sont trouvés que rarement confondus avec eux dans les bâtiments. Les femmes ont été détenues avec les jeunes enfants principalement à Giessen, à Grafenwöhrl, à Amberg, à Landau, à Zwickau et à Holzminden.

Le couchage se composait d'une paillasse, d'une ou deux couvertures par personne, et quelquefois d'un traversin. Les paillasses étaient garnies d'une paillasse effritée, ou, ce qui était le cas le plus fréquent, de copeaux qui, en se tassant sous le poids du corps, devenaient rapidement fort durs. Cependant à Zwickau, où un baraquement comprenait quatre étages, les femmes, auxquelles était réservé le rez-de-chaussée, et les hommes qui habitaient le premier avaient seuls des paillasses.

Encore ceux qui étaient ainsi traités n'étaient-ils pas les plus malheureux; car les prisonniers de Parchim, pendant trois mois, ceux de Cassel, pendant deux mois, ont, comme ceux de Güstrow, couché dans des tentes, sur le paille étendue à même le sol et pour ainsi dire jamais renouvelée.

Une telle organisation devait naturellement avoir des résultats déplorables au point de vue de la propreté et de l'hygiène. On a vu un jour un interné dont le torse était tellement couvert de poux qu'il y formait une véritable couche vivante. Dans tous les camps, d'ailleurs, la vermine qui pullulait constituait pour les prisonniers un supplice d'autant plus intolérable que l'administration ne faisait rien pour y remédier. Il paraît même qu'à Güstrow les soldats se moquaient ouvertement de ceux qui essayaient de détruire les insectes dégoutants dont ils étaient infestés. A Landau, cependant, ils ont tenté d'en débarrasser la veuve Minaux, de Beney (Meuse), âgée de quatre-vingt-sept ans. Pour cela ils n'ont rien trouvé de mieux que de l'inonder de pétrole après l'avoir déshabillée. A la suite de cette opération, la pauvre veuve est tombée gravement malade et elle est morte le 20 janvier.

Un seul rapatrié nous a déclaré avoir eu un lit. C'est un jeune homme qui, ayant été blessé au pied, s'est trouvé, seul civil, avec quatre cents prisonniers militaires, à Königsbrück. Celui-là n'a jamais eu à se plaindre ni du logement ni de la nourriture. Ceux de nos concitoyens qui ont été internés à Bayreuth ont été eux aussi, bien traités. Ils ont dû le régime d'internement. Ils ont été contraints d'aller travailler, à sept kilomètres du camp, à des tranchées de la défense de Cologne.

La discipline était différente suivant les lieux d'internement. Elle était en général assez rigoureuse, et des fautes souvent peu graves étaient réprimées par un châtiment humiliant qui consistait à attacher l'homme puni à un poteau, par le cou, par les mains liées derrière le dos et par les pieds. Cette peine durait ordinairement deux heures, et comme on avait soin de l'appliquer pendant le repas de midi, elle entraînait une privation de nourriture.

Dans plusieurs camps, notamment à Gardelegen et à Altengrabow, les prisonniers étaient l'objet de sévices. A Holzminden, un jeune homme qui, mourant presque de faim, demandait instamment à manger, a été battu par un gardien, puis mis en cellule pendant six jours. À Darmstadt, il y avait un caporal dont la violence et la méchanceté étaient extrêmes. On l'a vu frapper à la tête avec un sabre un prisonnier militaire qui ne l'avait pas salué. Une autre fois, il a percé de sa baïonnette la poitrine d'un soldat qui lui avait dit que quand on n'a pas à manger on ne doit pas travailler. Le blessé transporté à l'hôpital, y est mort le lendemain.

Dans la gamelle de midi, on découvrait généralement quelques filaments d'un hachis fait

(1) Voir le no 79.

A Gustrow, Louis Fournier a été frappé d'un

coup de balonnette, parce qu'il avait allumé sa pipe étant au travail, ce qui l'avait empêché de participer au renversement d'un wagonnet; et un sous-officier, en tirant sans motif un coup de revolver sur un groupe, a blessé à la hanche le nommé Boniface. Un jour, à Erfurt, un de nos soldats, ayant involontairement cassé un carreau, a reçu d'une sentinelle un coup de balonnette à la suite duquel il est mort le lendemain. A Parchim enfin, deux civils qui demandaient du « rivot » ont été si brutallement frappés à coups de crosse qu'ils ont succombé à leurs blessures. Le fils de l'un d'eux, pour avoir essayé de protéger son père, a été mis au poste huit jours de suite, de midi à deux heures. Dans ce camp, l'un des plus mauvais et des plus durs de toute l'Allemagne, les prisonniers qui ne saluaient pas les sous-officiers ou même les soldats secrétaires de groupe, recevaient une paire de gifles. C'est là que M. l'aide-major X..., dont nous avons entendu à Paris la déposition, a été interné, après avoir été dévalisé par des Allemands. Les déclarations qu'il nous a faites concordent absolument avec celles que nous avons recueillies ensuite dans notre récent voyage. Il a dû coucher sous une tente, sur une botte de paille, et il a été prévenu, en arrivant que s'il avait de l'argent, il pourrait recevoir la même nourriture que les sous-officiers prussiens, mais que s'il n'était pas en situation de payer, il devrait se contenter chaque jour de deux soupes d'orge, d'avoine ou de riz, de 250 grammes de pain et d'un peu de café, comme le commun des prisonniers. « Il y a dans le camp, nous a-t-il dit, 2,000 soldats belges, 2,000 civils français de douze à soixante-dix-sept ans, et 2,000 hommes de notre armée, parmi lesquels un très grand nombre de blessés et d'infirmiers. On ne leur donne pas un centime, et ceux qui ne possèdent pas d'argent meurent presque de faim. Quand il reste un peu de soupe, une foule de ces malheureux se précipite pour en obtenir et les sous-officiers finissent par s'en débarrasser en lâchant des chiens sur eux. »

Dans certains camps, on ne faisait pas travailler les prisonniers; dans d'autres, au contraire, ils étaient astreints à une besogne plus ou moins pénible. A Altengrabow, où les occupaient sur les routes ou dans les champs, et où en mettaient à la disposition d'entrepreneurs qui ne leur donnaient aucune rétribution. A Cassel et à Güstrow, on leur faisait effectuer des travaux de terrassements; à Wahn, ils manœuvraient des rouleaux à écraser les cailloux et traînaient des chariots. Quand ils ne pouvaient plus travailler, ils étaient privés de gamelle. A Parchim, les uns faisaient des tresses et des paillassons, d'autres déchargeaient des wagons ou traînaient des voitures de vidange, à l'aide d'une corde à laquelle étaient attelés quarante-cinq hommes environ. Cette dernière corvée était fort pénible pour les gens épaisés, parce que les véhicules extrêmement lourds, s'enfonçaient dans le sable, mais elle était encore moins redoutée que celle qui consistait à transporter à pleins bras la paille pourrie et remplie de vermine sur laquelle on avait couché dans les tentes. Le prisonnier qui fournissait un travail jugé insuffisant devait quelquefois exécuter quatre heures de pas gymnastique entre-coupé de courts arrêts. Le jeune Pochet (Nicolas), âgé de dix-huit ans, de Vaulx-Vraucourt (Pas-de-Calais), nous a affirmé, en outre, que trois cents internés de Wahn, au nombre desquels il était, avaient été contraints d'aller travailler, à sept kilomètres du camp, à des tranchées de la défense de Cologne.

La discipline était différente suivant les lieux d'internement. Elle était en général assez rigoureuse, et des fautes souvent peu graves étaient réprimées par un châtiment humiliant qui consistait à attacher l'homme puni à un poteau, par le cou, par les mains liées derrière le dos et par les pieds. Cette peine durait ordinairement deux heures, et comme on avait soin de l'appliquer pendant le repas de midi, elle entraînait une privation de nourriture.

Dans plusieurs camps, notamment à Gardelegen et à Altengrabow, les prisonniers étaient l'objet de sévices. A Holzminden, un jeune homme qui, mourant presque de faim, demandait instamment à manger, a été battu par un gardien, puis mis en cellule pendant six jours. À Darmstadt, il y avait un caporal dont la violence et la méchanceté étaient extrêmes. On l'a vu frapper à la tête avec un sabre un prisonnier militaire qui ne l'avait pas salué. Une autre fois, il a percé de sa baïonnette la poitrine d'un soldat qui lui avait dit que quand on n'a pas à manger on ne doit pas travailler. Le blessé transporté à l'hôpital, y est mort le lendemain.

A Gustrow, Louis Fournier a été frappé d'un

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Groupes de divisions territoriales.

Lieutenant-colonel CORDIER, 76^e territorial d'infanterie : officier supérieur qui, depuis le premier jour de la prise de contact avec l'ennemi, comme chef de bataillon d'abord, puis comme chef de corps, a montré la plus male énergie, et acquis sur la troupe un puissant ascendant moral. A été l'auxiliaire intelligent et vigoureux de son général de brigade, dans la journée du 10 novembre, pour rétablir une situation gravement compromise, où son régiment a lutté désespérément.

Lieutenant-colonel MARTIN D'E S-CRIENNE, 79^e territorial d'infanterie : a pris un grand ascendant sur sa troupe qui fait preuve dans tous les combats auxquels elle a pris part, des plus belles qualités de fermeté et de courage. A su soutenir le moral de ses hommes très éprouvés dans les tranchées par l'artillerie ennemie, et obtenir d'eux de remarquables efforts.

Sous-lieutenant GERARD, 82^e d'infanterie territoriale : a donné en plusieurs circonstances des preuves d'un rare sang froid ; le 3 octobre, a passé sous le feu son lieutenant blessé. Le 7 octobre, est resté à son poste quoique blessé. Le 5 novembre, de nouveau blessé, n'a consenti à se faire soigner qu'en fin d'action.

Caporal fourrier MONY, 81^e territorial : a fait preuve du plus grand courage en allant chercher, sous un feu intense de l'ennemi, son lieutenant grièvement blessé et en le transportant au poste de secours.

Aviation.

Sous-lieutenant BARÈS : blessé au cours de la campagne et revenu sur le front en qualité d'observateur d'aviation, étant à peine guéri, s'est toujours proposé pour les missions les plus périlleuses, et y a fait preuve des plus belles qualités d'audace et de sang-froid.

Pilote SERVIES : a exécuté des lancements de projectiles nombreux et efficaces ainsi que des reconnaissances poussées pour la plupart très avant dans les lignes ennemis.

Lieutenant GERMAIN : a, depuis le début de la guerre, exécuté de nombreuses reconnaissances, souvent à faible altitude, par des temps difficiles, très loin en arrière des lignes ennemis. A atterri parfois sur des terrains battus par l'artillerie ennemie, et en est reparti sous un feu nourri. Mort en reconnaissance, le 6 décembre.

3^e et 6^e Corps d'Armée.

Sous-lieutenant de cavalerie GALLERY DE LA TREMBLAYE, officier de liaison au 5^e d'infanterie : étant agent de liaison du chef de corps a fait preuve, le 2 novembre, au cours d'une violente attaque ennemie, du plus grand courage et de la plus intelligente initiative en allant, sous le feu, rétablir la communication téléphonique et en conduisant sur la ligne des tranchées un détachement chargé du ravitaillement en munitions.

Capitaine LAVALLÉE DE PIMODAN, 2^e hussards : au cours d'une reconnaissance, a dirigé de façon remarquable l'action de son escadron, qu'il a réussi à amener au combat dans les meilleures conditions.

Sous-lieutenant DE ROLLAND, 2^e hussards : dans un engagement de son escadron a chargé brillamment le premier, avec la plus grande vigueur, mettant rapidement hors de combat plusieurs cavaliers ennemis.

12^e Corps d'Armée.

Colonel AUROUSSAU, 108^e d'infanterie : déjà cité à l'ordre de l'armée pour sa belle

conduite au combat du 22 août, a continué à donner les plus belles preuves d'énergie et de courage. Le 10^e a, sous ses ordres, opposé à l'ennemi une résistance acharnée et victorieuse. A été blessé mortellement pendant la bataille.

Lieutenant-colonel GIZARD, 108^e d'infanterie : ayant remplacé à la tête du 108^e le colonel Aurossau, mortellement blessé, s'est sorti le premier des tranchées, entraînant à sa suite le reste des éclaireurs. A atteint avec son caporal les réseaux de fils de fer ennemis, alors que tous ses camarades de sa patrouille tombaient tués et blessés, et n'est rentré dans les tranchées, blessé d'une balle à l'épaule, qu'après avoir accompli sa mission.

Capitaine GENDRIN, 33^e d'infanterie : a donné le plus bel exemple de bravoure en entraînant sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes, le 25 novembre. A été tué au cours de cette attaque.

Sous-lieutenant GANDRIAU, 33^e d'infanterie : est sorti bravement de sa tranchée avec sa section lors de l'attaque du 25 novembre. A entraîné ses hommes, malgré la violence des feux d'infanterie et d'artillerie, jusqu'au réseau de fils de fer allemand qu'il s'est mis à couper lui-même avec une ciseille.

Sergent-major LE GALLOIS, 33^e d'infanterie : a regu deux graves blessures lors de l'attaque des tranchées allemandes, le 25 novembre, a conservé le commandement de sa section et a continué à assurer l'exécution des ordres qu'il avait reçus, à dû ensuite être évacué.

Sergent GUÉRIN, 33^e d'infanterie : a été grièvement blessé en portant en avant sa section qu'il avait entraînée par son exemple, le 25 novembre, lors de l'attaque des tranchées ennemis.

Soldat CAUDOUIN, 107^e d'infanterie : est parti, le 25 novembre, un des premiers à l'assaut d'une position formidablement défendue, malgré un feu très nourri de l'ennemi ; est arrivé jusqu'aux tranchées allemandes.

Soldat THOMAS, 107^e d'infanterie : s'est fait relever, le 25 novembre, de ses fonctions d'agent de liaison pour participer à l'attaque d'une position formidablement défendue, malgré un feu très nourri de l'ennemi ; est arrivé jusqu'aux tranchées allemandes.

Chef de bataillon DANIEL DE LAGASNERIE, 126^e d'infanterie : a, le 25 novembre 1914, remarquablement préparé, puis dirigé, l'attaque d'un poste ennemi et réalisé d'un coup une très sensible avance sur tout le front de son bataillon, qu'il a porté et maintenu à moins de 100 mètres des tranchées ennemis sous un feu violent et très précis.

Capitaine VIDALLET, 126^e d'infanterie : a, par surprise, fait exécuter à sa compagnie un bond de 300 mètres, la portant ainsi à 80 mètres des lignes ennemis. S'est maintenu, malgré un feu violent et précis, sur la nouvelle position qu'il a organisée et qu'il a reliée avec nos positions en arrière.

Lieutenant VAYNES D'ARCHE, 126^e d'infanterie : profitant d'un feu violent parti de nos tranchées, a reconnu avec deux hommes un passage à travers des réseaux de fils de fer ennemis, sont restés pendant plus de deux heures sous le feu de l'artillerie et de l'infanterie allemandes ; obligés de se replier sur nos tranchées, ont ramené dans nos lignes le corps de leur caporal et d'un de leurs camarades tués, pendant le combat, à leurs côtés.

Sous-lieutenant DE LOIRAY, 7^e d'artillerie : a, depuis le début de la campagne, manifesté une énergie réelle et une grande fermeté. A l'affaire du 30 août, tout jeune officier, a eu à prendre, dès le matin, le commandement de sa batterie, son capitaine étant mortellement blessé, et a su l'exercer dans des conditions difficiles. Béni pour sa réaction, le 25 novembre, une pièce de tranchée dans une situation particulièrement périlleuse, a rempli cette mission, au cours de laquelle il a été blessé, avec un sang-froid qui ne s'est laissez ébranler par rien.

Canonnier LE RIBAULT, 7^e d'artillerie : dans une pièce sous abri, batteur par les balles et les shrapnels, par trois fois est sorti pour aller dégager l'embarassemment.

Soldat LACOSTE, 126^e d'infanterie : a montré, depuis le début de la campagne, un entraînement et une bravoure remarquables. Le 25 novembre, est allé avec son lieutenant reconnaître un passage à travers les défenses accessoires de l'ennemi, permettant ainsi à sa section d'occuper l'emplacement d'un poste.

Soldat DURIEU, 126^e d'infanterie : a montré, depuis le début de la campagne, un entraînement et une bravoure remarquables. Le 25 novembre, est allé avec son lieutenant reconnaître un passage à travers les défenses accessoires de l'ennemi, permettant ainsi à sa section d'occuper l'emplacement d'un poste.

Cavalier LEBRETON, 2^e dragons : étant en reconnaissance, a eu son cheval tué sous lui.

Fait prisonnier et apprenant qu'il allait être envoyé en Allemagne, a réussi, quoique blessé, à s'évader des lignes allemandes et est venu reprendre sa place dans le rang.

17^e Corps d'Armée.

Lieutenant-colonel FERRADINI, sous-chef d'état-major du 17^e corps : s'est prodigieusement dévoué avec une infatigable activité et un mépris complet du danger pendant plus de deux mois dans les tranchées et les observatoires des lignes avancées, où il a fait les reconnaissances les plus utiles et recueilli les observations les plus fructueuses pour seconder le commandement dans l'organisation des attaques que

ont abouti au succès remporté le 8 décembre et à l'enlèvement des retranchements.

Lieutenant-colonel JULIEN, 83^e d'infanterie : dans l'affaire du 8 décembre, a fait preuve de la bravoure la plus calme et de beaucoup d'initiative dans la direction de la partie des attaques qui lui étaient confiées et a largement contribué au succès de l'opération.

Chef de bataillon LEIXELARD, 83^e d'infanterie : placé à la tête de son bataillon depuis près de trois mois, en a fait une belle unité de guerre avec laquelle il a emporté, le 8 décembre, une position ennemie solidement défendue ; a maintenu son feu pendant toute la journée du 9 ses quatre compagnies, repoussant trois contre-attaques violentes, donnant à tous l'exemple d'une froide énergie et d'une ténacité à toute épreuve. A pris part très brillamment à tous les engagements de la campagne où il n'a cessé de se distinguer.

Chef de bataillon CHEVASSU, 83^e d'infanterie : chargé d'une attaque le 8 décembre, a brillamment enlevé les tranchées allemandes où il a été blessé grièvement.

Soldats LABORDE et KERGUENOU, 83^e d'infanterie : au combat du 8 décembre, se sont élancés vaillamment à travers les chevalets allemands et les ont traversés sous un feu extrêmement violent. Ont été grièvement frappés au cours de leur marche en avant.

Soldat RIBET, 83^e d'infanterie : désigné pour passer dans une formation de l'arrière, a suivi son capitaine de le garder dans sa compagnie. Au combat du 8 décembre, a sauté le premier dans la tranchée allemande où il a été blessé grièvement.

Soldats LODE et DUBEAU, 83^e d'infanterie : après avoir tué à la baïonnette plusieurs Allemands installés dans un bout de tranchée, ont gardé l'entrée d'une sape pendant toute la nuit, tuant successivement tous les ennemis qui essayaient de s'y glisser (8 décembre 1914).

Soldat PUJOL, 83^e d'infanterie : a pris le commandement de sa demi-section dont tous les gradés étaient hors de combat. A résisté pendant vingt-quatre heures et a conservé la position.

Soldat DASQUE, 83^e d'infanterie : vaillant et courageux dans tous les combats, a toujours été un exemple pour ses camarades ; s'est écrit au moment où il venait d'être atteint : « Ah ! les misérables, ils m'ont frappé. Vive la France ! »

Soldat AFFAR, 83^e d'infanterie : toujours plein d'entrain et de courage, montrant la voie à ses camarades ; blessé très grièvement, a conservé la plus grande sérénité et s'est écrit : « Adieu mon père, adieu ma mère, adieu ma femme. Je meurs pour mon pays, mais vive la France toujours ! »

Soldat DUTHU, 83^e d'infanterie : a défendu avec une rare énergie une tranchée qu'il venait de conquérir et a tué plusieurs Allemands au moment où il atteignait avec sa section le parapet de la tranchée ennemie. A déjà été l'objet d'une citation à l'ordre de l'armée comme sous-officier.

Sous-lieutenant MONTPLAISIR, 83^e d'infanterie : au combat du 8 décembre, a entraîné très brillamment sa section à l'assaut de tranchées allemandes. Blessé une première fois de deux balles au bras, a continué à marcher sous le feu des mitrailleuses, est tombé de nouveau blessé de deux autres balles au moment où il atteignait avec sa section le parapet de la tranchée ennemie. A déjà été l'objet d'une citation à l'ordre de l'armée comme sous-officier.

Sous-lieutenant BERTRAN, 83^e d'infanterie : a seconde avec tout son courage et son initiative intelligente son commandant de compagnie, le 8 décembre, dans l'assaut des positions ennemis, en tête de sa section ; a un des premiers franchi la tranchée allemande ; a été atteint, à la fin de l'action, de cinq blessures.

Adjudant DELBOY, 83^e d'infanterie : le 8 décembre, a vaillamment conduit sa section à l'attaque des retranchements ennemis sous un feu des plus violents. S'est accroché au sol au delà des réseaux de fils de fer ennemis et est resté à son poste de combat malgré un feu violent qui déclinait sa section : a, sous une pluie de balles et d'obus, porté des renseignements précieux à son chef de bataillon. A déjà été blessé le 27 août et cité à l'ordre de l'armée.

Sergent-major VINCENS, 83^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué dans le combat du 8 décembre, en enlevant brillamment sa section dans une tranchée ennemie où des prisonniers restèrent entre ses mains.

Sergent réserviste FERRERE, 83^e d'infanterie : étant chef de section, a conduit son unité à l'assaut de la tranchée allemande, en donnant le plus bel exemple de sang-froid et de courage et est tombé grièvement frappé au moment où il abordait le retranchement.

Adjudant-chef BROUEL, 83^e d'infanterie : chef d'une section de mitrailleuses du 83^e régiment. Par son énergie et sa belle attitude, a particulièrement contribué à maintenir la possession d'une tranchée conquise dont les défenseurs étaient soumis à un bombardement violent.

Sergent GATOUNES, 83^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'assaut avec un courage admirable. Blessé très grièvement ayant d'arriver à la tranchée ennemie, s'est entraîné vers cette dernière en criant à ses hommes : « Ce n'est rien, ayez bon courage ! En avant ! » N'a pas proféré une plainte.

Caporal NARDOU, 20^e d'infanterie : privé, à

la suite de la commotion produite par un obus, de l'usage de l'ouïe et de la parole, a continué à s'occuper de son escouade jusqu'au moment où il a pu être remplacé.

Soldat DARRIEULET, 20^e d'infanterie : a été blessé le 9 décembre dans la tranchée, en faisant preuve d'un courage exemplaire.

Soldat ROUDES, 20^e d'infanterie : s'est conduit, le 10 décembre, de la façon la plus brave, sous une fusillade violente de l'ennemi et a été finalement blessé.

Lieutenant de réserve PRIVAT, 14^e d'infanterie : par son sang-froid et sa belle attitude, a puissamment contribué le 11 décembre à maintenir sa compagnie sur une position, malgré un feu très violent d'artillerie ; a ainsi montré à tous où était le devoir dans des circonstances particulièrement critiques. Ensuite avec plusieurs de ses hommes par l'explosion d'un fourneau de mine allemand, aussitôt dégagé n'a eu que le souci de sauver ses hommes et de poursuivre sa mission.

Lieutenant de réserve DIGOY, 14^e d'infanterie : a fait preuve de la plus belle énergie et d'une ténacité à toute épreuve. A pris part très brillamment à tous les engagements de la campagne où il n'a cessé de se distinguer.

Chef de bataillon CHEVASSU, 83^e d'infanterie : chargé d'une attaque le 8 décembre, a sauté le premier dans la tranchée allemande où il a été blessé grièvement.

Soldats LABORDE et KERGUENOU, 83^e d'infanterie : au combat du 8 décembre, se sont élancés vaillamment à travers les chevalets allemands et les ont traversés sous un feu extrêmement violent. Ont été grièvement frappés au cours de leur marche en avant.

Soldat RIBET, 83^e d'infanterie : désigné pour passer dans une formation de l'arrière, a suivi son capitaine de le garder dans sa compagnie. Au combat du 8 décembre, a sauté le premier dans la tranchée allemande où il a été blessé grièvement.

Soldats LODE et DUBEAU, 83^e d'infanterie : après avoir tué à la baïonnette plusieurs Allemands installés dans un bout de tranchée, ont gardé l'entrée d'une sape pendant toute la nuit, tuant successivement tous les ennemis qui essayaient de s'y glisser (8 décembre 1914).

Soldat PUJOL, 83^e d'infanterie : a pris le commandement de sa demi-section dont tous les gradés étaient hors de combat. A résisté pendant vingt-quatre heures et a conservé la position.

Soldat DASQUE, 83^e d'infanterie : vaillant et courageux dans tous les combats, a toujours été un exemple pour ses camarades ; s'est écrit au moment où il venait d'être atteint : « Ah ! les misérables, ils m'ont frappé. Vive la France ! »

Soldat AFFAR, 83^e d'infanterie : toujours plein d'entrain et de courage, montrant la voie à ses camarades ; blessé très grièvement, a conservé la plus grande sérénité et s'est écrit : « Adieu mon père, adieu ma mère, adieu ma femme. Je meurs pour mon pays, mais vive la France toujours ! »

Soldat DUTHU, 83^e d'infanterie : a défendu avec une rare énergie une tranchée qu'il venait de conquérir et a tué plusieurs Allemands au moment où il atteignait avec sa section le parapet de la tranchée ennemie. A déjà été l'objet d'une citation à l'ordre de l'armée comme sous-officier.

Sous-lieutenant MONTPLAISIR, 83^e d'infanterie : au combat du 8 décembre, a entraîné très brillamment sa section à l'assaut de tranchées allemandes. Blessé une première fois de deux balles au bras, a continué à marcher sous le feu des mitrailleuses, est tombé de nouveau blessé de deux autres balles au moment où il atteignait avec sa section le parapet de la tranchée ennemie. A déjà été l'objet d'une citation à l'ordre de l'armée comme sous-officier.

Sous-lieutenant BERTRAN, 83^e d'infanterie : a seconde avec tout son courage et son initiative intelligente son commandant de compagnie, le 8 décembre, dans l'assaut des positions ennemis, en tête de sa section ; a un des premiers franchi la tranchée allemande ; a été atteint, à la fin de l'action, de cinq blessures.

Adjudant DELBOY, 83^e d'infanterie : le 8 décembre, a vaillamment conduit sa section à l'attaque des retranchements ennemis sous un feu des plus violents. S'est accroché au sol au delà des réseaux de fils de fer ennemis et est resté à son poste de combat malgré un feu violent qui déclinait sa section : a, sous une pluie de balles et d'obus, porté des renseignements précieux à son chef de bataillon. A déjà été blessé le 27 août et cité à l'ordre de l'armée.

Sergent-major VINCENS, 83^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué dans le combat du 8 décembre, en enlevant brillamment sa section dans une tranchée ennemie où des prisonniers restèrent entre ses mains.

Sergent réserviste FERRERE, 83^e d'infanterie : étant chef de section, a conduit son unité à l'assaut de la tranchée allemande, en donnant le plus bel exemple de sang-froid et de courage et est tombé grièvement frappé au moment où il abordait le retranchement.

Adjudant-chef BROUEL, 83^e d'infanterie : chef d'une section de mitrailleuses du 83^e régiment. Par son énergie et sa belle attitude, a particulièrement contribué à maintenir la possession d'une tranchée conquise dont les défenseurs étaient soumis à un bombardement violent.

Sergent GATOUNES, 83^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'assaut avec un courage admirable. Blessé très grièvement ayant d'arriver à la tranchée ennemie, s'est entraîné vers cette dernière en criant à ses hommes : « Ce n'est rien, ayez bon courage ! En avant ! » N'a pas proféré une plainte.

Caporal NARDOU, 20^e d'infanterie : privé, à

la suite de la commotion produite par un obus, de l'usage de l'ouïe et de la parole, a continué à s'occuper de son escouade jusqu'au moment où il a pu être remplacé.

Soldat DARRIEULET, 20^e d'infanterie : a été blessé le 9 décembre dans la tranchée, en faisant preuve d'un courage exemplaire.

Soldat ROUDES, 20^e d'infanterie : s'est conduit, le 10 décembre, de la façon la plus brave, sous une fusillade violente de l'ennemi et a été finalement blessé.

Lieutenant de réserve PRIVAT, 14^e d'infanterie : par son sang-froid et sa belle attitude, a puissamment contribué le 11 décembre à maintenir sa compagnie sur une position, malgré un feu très violent d'artillerie ; a ainsi montré à tous où était le devoir dans des circonstances particulièrement critiques. Ensuite avec plusieurs de ses hommes par l'explosion d'un fourneau de mine allemand, aussitôt dégagé n'a eu que le souci de sauver ses hommes et de poursuivre sa mission.

Lieutenant de réserve DIGOY, 14^e d'infanterie : a fait preuve de la plus belle énergie et d'une ténacité à toute épreuve. A pris part très brillamment à tous les engagements de la campagne où il n'a cessé de se distinguer.

Chef de bataillon CHEVASSU, 83^e d'infanterie : chargé d'une attaque le 8 décembre, a sauté le premier dans la tranchée allemande où il a été blessé grièvement.

Soldats LABORDE et KERGUENOU, 83^e d'infanterie : au combat du 8 décembre, se sont élancés vaillamment à travers les chevalets allemands et les ont traversés sous un feu extrêmement violent. Ont été grièvement frappés au cours de leur marche en avant.

Soldat RIBET, 83^e d'infanterie : désigné pour passer dans une formation de l'arrière, a suivi son capitaine de le garder dans sa compagnie. Au combat du 8 décembre, a sauté le premier dans la tranchée allemande où il a été blessé grièvement.

Soldats LODE et DUBEAU, 83^e d'infanterie : après avoir tué à la baïonnette plusieurs Allemands installés dans un bout de tranchée, ont gardé l'entrée d'une sape pendant toute la nuit, tuant successivement tous les ennemis qui essayaient de s'y glisser (8 décembre 1914).

Soldat PUJOL, 83^e d'infanterie : a pris le commandement de sa demi-section dont tous les gradés étaient hors de combat. A résisté pendant vingt-quatre heures et a conservé la position.

Soldat DASQUE, 83^e d'infanterie : vaillant et courageux dans tous les combats, a toujours été un exemple pour ses camarades ; s'est écrit au moment où il venait d'être atteint : « Ah ! les misérables, ils m'ont frappé. Vive la France ! »

Soldat AFFAR, 83^e d'infanterie : toujours plein d'entrain et de courage, montrant la voie à ses camarades ; blessé très grièvement, a conservé la plus grande sérénité et s'est écrit : « Adieu mon père, adieu ma mère, adieu ma femme. Je meurs pour mon pays, mais vive la France toujours ! »

Soldat DUTHU, 83^e d'infanterie : a défendu avec une rare énergie une tranchée qu'il venait de conquérir et a tué plusieurs Allemands au moment où il atteignait avec sa section le parapet de la tranchée ennemie. A déjà été l'objet d'une citation à l'ordre de l'armée comme sous-officier.

Sous-lieutenant MONTPLAISIR, 83^e d'infanterie : au combat du 8 décembre, a entraîné très brillamment sa section à l'assaut de tranchées allemandes. Blessé une première fois de deux balles au bras, a continué à marcher sous le feu des mitrailleuses, est tombé de nouveau blessé de deux autres balles au moment où il atteignait avec sa section le parapet de la tranchée ennemie. A déjà été l'objet d'une citation à l'ordre de l'armée comme sous-officier.

Sous-lieutenant BERTRAN, 83^e d'infanterie : a seconde avec tout son courage et son initiative intelligente son commandant de compagnie, le 8 décembre, dans l'assaut des positions ennemis, en tête de sa section ; a un des premiers franchi la tranchée allemande ; a été atteint, à la fin de l'action, de cinq blessures.

Adjudant DELBOY, 83^e d'infanterie : le 8 décembre, a vaillamment conduit sa section à l'attaque des retranchements ennemis sous un feu des plus violents. S'est accroché au sol au delà des réseaux de fils de fer ennemis et est resté à son poste de combat malgré un feu violent qui déclinait sa section : a, sous une pluie de balles et d'obus, porté des renseignements précieux à son chef de bataillon. A déjà été blessé le 27 août et cité à l'ordre de l'armée.

Sergent-major VINCENS, 83^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué dans le combat du 8 décembre, en enlevant brillamment sa section dans une tranchée ennemie où des prisonniers restèrent entre ses mains.

Sergent réserviste FERRERE, 83^e d'infanterie : étant chef de section, a conduit son unité à l'assaut de la tranchée allemande, en donnant le plus bel exemple de sang-froid et de courage et est tombé grièvement frappé au moment où il abordait le retranchement.

Adjudant-chef BROUEL, 83^e d'infanterie : chef d'une section de mitrailleuses du 83^e régiment. Par son énergie et sa belle attitude, a particulièrement contribué à maintenir la possession d'une tranchée conquise dont les défenseurs étaient soumis à un bombardement violent.

Sergent GATOUNES, 83^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'assaut avec un courage admirable. Blessé très grièvement ayant d'arriver à la tranchée ennemie, s'est entraîné vers cette dernière en criant à ses hommes : « Ce n'est rien, ayez bon courage ! En avant ! » N'a pas proféré une plainte.

Caporal NARDOU, 20^e d'infanterie : privé, à

la suite de la commotion produite par un obus, de l'usage de l'ouïe et de la parole, a continué à s'occuper de son escouade jusqu'au moment où il a pu être remplacé.

Soldat DARRIEULET, 20^e d'infanterie : a été blessé le 9 décembre dans la tranchée, en faisant preuve d'un courage exemplaire.

Soldat ROUDES, 20^e d'infanterie : s'est conduit, le 10 décembre, de la façon la plus brave, sous une fusillade violente de l'ennemi et a été finalement blessé.

Lieutenant de réserve PRIVAT, 14^e d'infanterie : par son sang-froid et sa belle attitude, a puissamment contribué le 11 décembre à maintenir sa compagnie sur une position, malgré un feu très violent d'artillerie ; a ainsi montré à tous où était le devoir dans des circonstances particulièrement critiques. Ensuite avec plusieurs de ses hommes par l'explosion d'un fourneau de mine allemand, aussitôt dégagé n'a eu que le souci de sauver ses hommes et de poursuivre sa mission.

Lieutenant de réserve DIGOY, 14^e d'infanterie : a fait preuve de la plus belle énergie et d'une ténacité à toute épreuve. A pris part très brillamment à tous les engagements de la campagne où il

son camarade. N'a cessé de faire preuve de courage, de sang-froid et d'initiative depuis le début de la campagne.

Capitaine GAILLARD, 24^e d'infanterie coloniale : au combat du 26 septembre, a porté avec la plus grande vigueur sa compagnie à la baïonnette au-devant d'une contre-attaque ennemie qu'il contribua à repousser. S'est maintenu sur ses positions malgré tous les efforts de l'ennemi pour l'en chasser.

Capitaine BARREAU, 24^e d'infanterie coloniale : tué glorieusement le 6 septembre, après s'être reporté à l'assaut d'un village à la tête de sa compagnie. Resté avec une vingtaine d'hommes, les a maintenus sur la position conquise malgré un feu très violent et a été tué en faisant le coup de feu pour donner l'exemple à ses hommes.

Adjudant BEGUÉ, 24^e d'infanterie coloniale : belle conduite au combat du 28 août, où il a conduit brillamment sa section et sauvé de nombreux blessés, menacés de tomber aux mains de l'ennemi.

Adjudants DESFEUX, PAPELARD, SIMON; **sergent-major MARIGAUX**, **sergent PETIT**, 1^{er} d'infanterie coloniale : ont brillamment entraîné leur section dans une contre-attaque et maintenu leur troupe à découvert pendant seize heures sous le feu continu de l'ennemi.

Sergent DURANDARD, 1^{er} d'infanterie coloniale : a montré un calme et un sang-froid remarquables dans le commandement de sa section qui repoussa plusieurs assauts violents de l'ennemi.

Caporal KERIEN, Soldats **GAMBILLON**, **CADRO**, 1^{er} d'infanterie coloniale : ont fait preuve de courage et d'énergie en résistant pendant quatre jours, sous un feu violent et au point le plus dangereux de la ligne de tranchées.

Caporal REINAUD, 3^e d'infanterie coloniale : n'a cessé de donner des preuves de bravoure. En dernier lieu, a réussi, sous le feu, à ramener le corps d'un sergent tombé à moins de trente mètres des lignes ennemis.

Soldat JAUNATRE, 3^e d'infanterie coloniale : belle conduite au combat du 22 août où il a été grièvement blessé. A demandé à revenir sur le front bien qu'incomplètement guéri, et n'a cessé depuis de donner des preuves de courage et de dévouement.

Soldat POUVREAU, 3^e d'infanterie coloniale : s'est offert à aller en plein jour chercher le corps de son sergent à 30 mètres des tranchées ennemis et ne s'est arrêté dans sa mission que sur l'ordre du chef de bataillon. Est resté en avant de la tranchée pour surveiller le corps, malgré un feu violent de l'ennemi.

Soldats LARGUIER et GAILLARD DE LA ROCHE, 4^e d'infanterie coloniale : ont fait preuve d'entrain et de dévouement remarquables pour assurer les communications téléphoniques des tranchées de première ligne. Le 1^{er} novembre, sont sortis à deux prises des tranchées sous un feu très violent, pour réparer les fils coupés par les projectiles.

Soldat PETRIGNANT, 8^e d'infanterie coloniale : étant en faction en avant d'une ligne de défense soumise à un violent bombardement, a eu le bras cassé par l'éclatement d'un obus. Est resté néanmoins à son poste jusqu'à ce qu'il ait pu être régulièrement relevé.

Médecin auxiliaire ARRIGHI, 21^e d'infanterie coloniale : depuis le début de la campagne, en toutes circonstances, fait preuve de bravoure et de sentiment du devoir en assurant d'une façon parfaite le traitement des blessés sur le champ de bataille. Blessé le 20 novembre au moment où il se portait dans une tranchée de première ligne pour assurer son service.

Sergent MEQUIN, 21^e d'infanterie coloniale : a montré le plus grand courage dans l'exécution d'une patrouille au cours de laquelle il a eu un caporal et un homme blessés. A fait preuve d'un bel exemple de solidarité en chargeant sur son dos le caporal blessé en dépit du tir ajusté de l'ennemi.

Soldat GERARD, 23^e d'infanterie coloniale : bel exemple de volonté en refusant son évacuation et en continuant à assurer son service malgré une blessure causée par une balle reçue dans la poitrine au combat du 22 août.

Lieutenant CAROUR, 3^e d'infanterie coloniale : étant commandant du feu d'une batterie de 90, a fait preuve d'un calme et d'un sang-froid remarquables, sous un violent

bombardement de l'artillerie lourde allemande, faisant rétablir la communication téléphonique avec son commandant de batterie pour continuer le feu et réussissant à éviter toute perte de son personnel.

Capitaine LIEVAUX (artillerie de corps) : a montré le plus calme courage et un remarquable dévouement en continuant son service de téléphoniste sous un bombardement d'artillerie lourde et en allant réparer la ligne téléphonique sous le feu.

Maréchaux des logis GAGNERIE et RAFESTIN, 2^e d'artillerie coloniale : belle conduite au combat du 22 août, sur le point d'être faits prisonniers, ont réussi à se dégager, à franchir les avant-postes allemands et à regagner les lignes françaises avec leur capitaine commandant auquel ils ont été du plus grand secours.

Adjudant BEGUÉ, 24^e d'infanterie coloniale : belle conduite au combat du 28 août, où il a conduit brillamment sa section et sauvé de nombreux blessés, menacés de tomber aux mains de l'ennemi.

Adjudants DESFEUX, PAPELARD, SIMON; **sergent-major MARIGAUX**, **sergent PETIT**, 1^{er} d'infanterie coloniale : ont brillamment entraîné leur section dans une contre-attaque et maintenu leur troupe à découvert pendant seize heures sous le feu continu de l'ennemi.

Sergent DURANDARD, 1^{er} d'infanterie coloniale : a montré un calme et un sang-froid remarquables dans le commandement de sa section qui repoussa plusieurs assauts violents de l'ennemi.

Caporal KERIEN, Soldats **GAMBILLON**, **CADRO**, 1^{er} d'infanterie coloniale : ont fait preuve de courage et d'énergie en résistant pendant quatre jours, sous un feu violent et au point le plus dangereux de la ligne de tranchées.

Caporal REINAUD, 3^e d'infanterie coloniale : n'a cessé de donner des preuves de bravoure. En dernier lieu, a réussi, sous le feu, à ramener le corps d'un sergent tombé à moins de trente mètres des lignes ennemis.

Soldat JAUNATRE, 3^e d'infanterie coloniale : belle conduite au combat du 22 août où il a été grièvement blessé. A demandé à revenir sur le front bien qu'incomplètement guéri, et n'a cessé depuis de donner des preuves de courage et de dévouement.

Soldat POUVREAU, 3^e d'infanterie coloniale : s'est offert à aller en plein jour chercher le corps de son sergent à 30 mètres des tranchées ennemis et ne s'est arrêté dans sa mission que sur l'ordre du chef de bataillon. Est resté en avant de la tranchée pour surveiller le corps, malgré un feu violent de l'ennemi.

Soldats LARGUIER et GAILLARD DE LA ROCHE, 4^e d'infanterie coloniale : ont fait preuve d'entrain et de dévouement remarquables pour assurer les communications téléphoniques des tranchées de première ligne. Le 1^{er} novembre, sont sortis à deux prises des tranchées sous un feu très violent, pour réparer les fils coupés par les projectiles.

Soldat PETRIGNANT, 8^e d'infanterie coloniale : étant en faction en avant d'une ligne de défense soumise à un violent bombardement, a eu le bras cassé par l'éclatement d'un obus. Est resté néanmoins à son poste jusqu'à ce qu'il ait pu être régulièrement relevé.

Médecin auxiliaire ARRIGHI, 21^e d'infanterie coloniale : depuis le début de la campagne, en toutes circonstances, fait preuve de bravoure et de sentiment du devoir en assurant d'une façon parfaite le traitement des blessés sur le champ de bataille. Blessé le 20 novembre au moment où il se portait dans une tranchée de première ligne pour assurer son service.

Sergent MEQUIN, 21^e d'infanterie coloniale : a montré le plus grand courage dans l'exécution d'une patrouille au cours de laquelle il a eu un caporal et un homme blessés. A fait preuve d'un bel exemple de solidarité en chargeant sur son dos le caporal blessé en dépit du tir ajusté de l'ennemi.

Soldat GERARD, 23^e d'infanterie coloniale : bel exemple de volonté en refusant son évacuation et en continuant à assurer son service malgré une blessure causée par une balle reçue dans la poitrine au combat du 22 août.

Lieutenant CAROUR, 3^e d'infanterie coloniale : étant commandant du feu d'une batterie de 90, a fait preuve d'un calme et d'un sang-froid remarquables, sous un violent

bombardement de l'artillerie lourde allemande, faisant rétablir la communication téléphonique avec son commandant de batterie pour continuer le feu et réussissant à éviter toute perte de son personnel.

Capitaine MULLER, état-major de la 16^e brigade : le 11 novembre, a ramené très couramment à la charge à la baïonnette les éléments de la 16^e brigade. La nuit suivante, par une tempête épouvantable, s'est acquitté avec succès d'une mission périlleuse sur la rive droite d'un fleuve.

Capitaine DE THIEULLOY, 4^e territorial d'infanterie : le 11 novembre, avec un mépris absolu du danger, a entraîné à la charge à la baïonnette les éléments des 12^e et 14^e territoriaux plus ou moins épars.

Lieutenant MICHAUD, 16^e territorial : s'est particulièrement distingué par son courage et son énergie, a maintenu sa compagnie au feu, a eu une partie de la main droite emportée.

Lieutenant CALLY, 16^e territorial : superbe attitude au feu. A la tête de sa section a élevé une tranchée et a fait preuve de très grandes qualités de commandement.

Adjudant MORTIER, 14^e territorial : entendant la sonnerie de la charge, s'est emparé du fusil d'un blessé, a foncé en avant entraînant la fraction qui se trouvait derrière lui, a tué une douzaine d'ennemis et a mis les autres en fuite.

Soldat OLLÉ, 16^e territorial : a su, par son entrain, groupé autour du drapeau et ramener en avant, en chantant la *Marseillaise*, de nombreux égarés qui se trouvaient sans commandement.

Maréchal des logis AUSSART, 29^e d'artillerie : a fait preuve de belles qualités de commandement et de sang-froid en effectuant un tir sous le feu de l'ennemi et en réussissant à enlever sa pièce dont un bandage de roue avait été coupé par un projectile ennemi.

Lieutenant DE MASSA, 6^e dragons : le 22 août, sur le point d'être cerné par l'ennemi dans un village, a réussi à percer les lignes ennemis à la tête de son peloton et à rallier les forces françaises en passant une rivière à la nage.

Adjudant HELLUIN, 3^e chasseurs : au cours d'un combat, a fait preuve d'énergie et de sang-froid, notamment en transmettant des ordres sous le feu de l'ennemi.

Brigadier BEN TERBOUA ABDEL KADER, spahis auxiliaires algériens : a fait preuve de courage et de sang-froid au cours d'une reconnaissance et a réussi à sauver quatre blessés qu'il a ramenés dans nos lignes.

Aviation et divers.

Sous-lieutenant COUDER et **sergent VERWICHT** : le 2 décembre, dans des conditions climatiques très défavorables et malgré un tir violent et précis de l'artillerie ennemie, exécuté entièrement la reconnaissance dont ils étaient chargés ; sont rentrés avec un appareil criblé de balles.

Lieutenants PELEGE et CHABERT : chargés d'exécuter une reconnaissance à longue portée, ont été dès le début grièvement pris à partie par l'artillerie ennemie qui a réussi à atteindre leur appareil et à en compromettre la solidité ; bien que conscients du danger qu'ils courraient n'en ont pas moins intégralement accompli leur mission, sans diminuer en rien la longueur du vol à effectuer.

Lieutenant HENRIET, 9^e tirailleurs : bien que sérieusement blessé à l'épaule le 2 novembre, à l'attaque d'un village, a continué jusqu'à l'épuisement complet de ses forces à conduire sa section avec son énergie habituelle et à l'entraîner vigoureusement en avant.

Capitaine BENAZET, état-major d'une armée : depuis le début de la campagne, fait preuve d'une ardeur et d'une bravoure au-delà de tout. Au cours d'un combat, se trouvant provisoirement détaché auprès d'un général commandant un corps d'armée, s'est offert spontanément pour aller reconnaître si un village, situé en avant du front, était occupé par l'ennemi. A rempli sous un feu des plus violents, avec un sang-froid et un courage exemplaire, sa mission, sans diminuer en rien la longueur du vol à effectuer.

Capitaine PARISOT, état-major de la 16^e brigade : officier de la plus rare intrépidité dont il est impossible de résumer les actes de bravoure. N'a cessé de donner le plus bel exemple de sang-froid, d'énergie et d'entrain. A été blessé à trois reprises différentes, dont une assez sérieuse.

Capitaine CLET, commandant le 1^{er} bataillon du 16^e territorial : très belle attitude au feu : s'est cramponné au terrain les 9, 10, 11 novembre, exécutant plusieurs charges à la baïonnette et dégagant ainsi la situation de sa brigade.

Capitaine de réserve QUINTON, 29^e d'artillerie : officier de la plus rare intrépidité dont il est impossible de résumer les actes de bravoure.

N'a cessé de donner le plus bel exemple de sang-froid, d'énergie et d'entrain.

A été blessé à trois reprises différentes, dont une assez sérieuse.

Fait preuve d'une vive intelligence et d'un grand courage.

lant courage en entraînant dans une charge à la baïonnette, des fractions isolées de la brigade et les amenant jusqu'à la ligne de feu.

Capitaine LIEVAUX (artillerie de corps) : a montré le plus calme courage et un remarquable dévouement en continuant son service de téléphoniste sous un bombardement d'artillerie lourde et en allant réparer la ligne téléphonique sous le feu.

Capitaine DE THIEULLOY, 4^e territorial d'infanterie : le 11 novembre, a ramené très couramment à la charge à la baïonnette les éléments des 12^e et 14^e territoriaux plus ou moins épars.

Lieutenant MICHAUD, 16^e territorial : s'est particulièrement distingué par son courage et son énergie, a maintenu sa compagnie au feu, a eu une partie de la main droite emportée.

Capitaine DE THIEULLOY, 4^e territorial d'infanterie : le 11 novembre, a ramené très couramment à la charge à la baïonnette les éléments des 12^e et 14^e territoriaux plus ou moins épars.

Lieutenant CALLY, 16^e territorial : superbe attitude au feu. A la tête de sa section a élevé une tranchée et a fait preuve de très grandes qualités de commandement.

Adjudant MORTIER, 14^e territorial : entendant la sonnerie de la charge, s'est emparé du fusil d'un blessé, a foncé en avant entraînant la fraction qui se trouvait derrière lui, a tué une douzaine d'ennemis et a mis les autres en fuite.

Soldat OLLÉ, 16^e territorial : a su, par son entrain, groupé autour du drapeau et ramener en avant, en chantant la *Marseillaise*, de nombreux égarés qui se trouvaient sans commandement.

Maréchal des logis AUSSART, 29^e d'artillerie : a fait preuve de belles qualités de commandement et de sang-froid en effectuant un tir sous le feu de l'ennemi et en réussissant à enlever sa pièce dont un bandage de roue avait été coupé par un projectile ennemi.

Lieutenant DE MASSA, 6^e dragons : le 22 août, sur le point d'être cerné par l'ennemi dans un village, a réussi à percer les lignes ennemis à la tête de son peloton et à rallier les forces françaises en passant une rivière à la nage.

Adjudant HELLUIN, 3^e chasseurs : au cours d'un combat, a fait preuve d'énergie et de sang-froid, notamment en transmettant des ordres sous le feu de l'ennemi.

Brigadier BEN TERBOUA ABDEL KADER, spahis auxiliaires algériens : a fait preuve de courage et de sang-froid au cours d'une reconnaissance et a réussi à sauver quatre blessés qu'il a ramenés dans nos lignes.

Lieutenant PATHIER, 1^{er} génie : officier de grand sang-froid, ayant toujours eu au feu une superbe attitude. S'est distingué le 16 novembre en commandant un détachement chargé d'aller détruire des réseaux de fil de fer. Plus récemment, le 12 décembre, s'est signalé par son courage pendant la construction de tranchées, faites de nuit, à courte distance de l'ennemi.

Brigadier PAUL, 14^e hussards : a pénétré seul dans un village occupé par l'ennemi. A fait feu sur deux pelotons de hussards qui s'y trouvaient et les a mis en fuite.

Cavalier CHATAUX, 14^e hussards : le 10 octobre, a contribué par son dévouement à empêcher un officier supérieur blessé de tomber aux mains de l'ennemi, en le transportant sous un feu violent jusqu'en lieu sûr.

7^e Corps d'Armée.

Maréchal des logis DE LA VILLE-BAUGE, 18^e dragons : étant en reconnaissance, le 26 août et ayant eu son cheval tué sous lui, tandis que les quatre cavaliers qui l'accompagnaient étaient blessés, a

Capitaine GUÉDON, 136^e d'infanterie : officier d'une bravoure exceptionnelle qui a le mépris du danger et a toujours échappé aux coups comme par miracle. A pris part à tous les combats depuis le début de la campagne, et s'y est fait remarquer par son admirable attitude au feu.

Capitaines GENT, 59^e d'infanterie; **CHENG T**, 32^e; **DESNOS**, 47^e; **CAUDELET**, 65^e; **GUEYDON DE DIVES**, 61^e; **MICHEL**, 102^e; **MENU**, 153^e; **GUERBER**, 55^e; **MOREAU**, 79^e; **LEMENESTREL**, 95^e; **DE NERVO**, 54^e; **CHENU**, 128^e; **TESSIER**, 5^e tirailleurs (Maroc); **BESSE**, hors cadres (Maroc); **MORTIER**, service des renseignements (Maroc); **MARROT**, hors cadres (Maroc); **DHERS DE MIQUEL**, 1^r étranger (Maroc). **Lieutenant ARLABOSSE**, 2^e étranger (Maroc). **Chef de bataillon BECKER**, 1^r rég. de tireurs (Maroc).

Capitaine COUTANCE, 1^r rég. étranger : blessé au cours d'un rude combat sous Taza, n'a cessé de commander et de diriger sa compagnie avec une énergie admirable.

Capitaine d'infanterie RACT-BRANCAZ : a pris part à toutes les opérations de guerre au Maroc occidental en 1914. Blessé, le 26 avril, à Ain-Zerga, et, le 13 novembre, à El Herri. A contribué dans ce dernier combat, quoique blessé, à sauver un convoi violemment attaqué par les Marocains.

Lieutenant SAUZEY, 1^r étranger : grièvement blessé dans un combat contre les Riatas, a donné à la section un exemple magnifique de force d'âme et de courage. **Sous-lieutenant GEYSEL**, 1^r étranger : au combat de Sidi-Omram, a entraîné sa section à la baïonnette avec un élan admirable. Blessé dans cette attaque, a refusé de quitter le combat et a continué à commander ses hommes avec une superbe énergie.

Lieutenant PIQUEMAL, 8^e tirailleurs : sérieusement blessé au cours d'une surprise près d'un village, a néanmoins assuré la mise en sûreté du détachement dont il avait la surveillance avec la plus intelligente abnégation.

Capitaine BJORRING, 1^r étranger : au combat de Sidi-Omram, a été admirable de décision, de mépris du danger, se jetant à plusieurs reprises au milieu des Marocains pour arracher de leurs mains des soldats blessés.

Sous-lieutenant MOREAU, 1^r étranger : au combat du 10 août, sous Taza, a porté sa section en avant sous un feu violent et sur un terrain très exposé. Sérieusement blessé, a conservé le commandement de sa section, donnant à ses hommes le plus bel exemple par son attitude énergique et son sang-froid. **Capitaine BLANC**, troupes auxiliaires marocaines : déjà proposé plusieurs fois pour la croix, au combat de Zireg, près de Koudiat el Biad, le 26 juillet, alors que ses deux lieutenants et une trentaine d'hommes de sa compagnie étaient hors de combat, s'est prodigé sans souci du danger, a reformé et lancé en avant à nouveau sa compagnie pourachever la déroute des Marocains.

Sous-lieutenant AMARA BEN HASSIN, 4^e tirailleurs indigènes.

Sous-lieutenant MOHAMED BEN FREDJ, 8^e tirailleurs indigènes.

Chef de musique MERIGEAULT : très bon serviteur, très méritant.

Adjudant-chef GUIBERT, 1^r étranger : déjà médaillé pour faits de guerre, atteint de deux blessures au combat de Sidi-Omram, a porté secours à son commandant de compagnie blessé, et n'a cessé de commander sa section que lorsque ses forces l'ont abandonné.

Adjudant DUPRAT, 5^e tirailleurs indigènes : déjà médaillé pour faits de guerre et blessure, a été de nouveau blessé au combat d'El-Herri en défendant son chef de bataillon blessé, dans les circonstances les plus critiques, tous les officiers de la compagnie étant tombés et les munitions épuisées. **Sous-lieutenant HANNOUCHE SAID BEN ABDEL KADER BELHADJ KADOUR**, 2^e tirailleurs (Maroc).

Sergent ALI BEN SACCI, 8^e tirailleurs : légèrement blessé à la hanche au combat du 21 septembre, n'a pas quitté la demi-section qu'il commandait. Blessé le lendemain d'un éclat d'obus au talon, puis d'une balle qui lui a traversé le mollet, a continué à marcher jusqu'au moment où une deuxième balle lui a traversé les deux cuisses au-dessus du genou et l'a mis dans l'impossibilité de se tenir debout.

Capitaine d'infanterie LAMBLOT.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Sergent LOREILLE, 36^e d'infanterie : titulaire de la médaille du Maroc. S'est présenté volontairement pour aller en patrouille déterminer l'emplacement de l'ennemi qui jusqu'alors avait inflige des pertes sérieuses à toute troupe l'approchant. A montré dans ces circonstances une énergie et une audace extraordinaires.

Adjudant-chef DUFAURE, 1^r zouaves : le 8 septembre, a fait preuve du plus grand courage. Agent de liaison, chargé en cette qualité de porter un ordre sous un feu violent, a continué sa route après avoir eu sa bicyclette brisée par un éclat d'obus. A été lui-même contusionné, sans pour cela aller se faire panser à l'ambulance.

Soldat VILLARD, 2^e zouaves : au combat du 14 septembre, au cours d'une violente rafale d'artillerie qui venait de faire cinq blessés autour du capitaine couché avec les hommes, n'a pas hésité à courir de son corps cet officier pour le garantir des éclats d'obus. Depuis le début de la campagne, n'a cessé de donner l'exemple de la bonne humeur et de l'entrain.

Sergent KERO, 36^e d'infanterie : en tête de sa demi-section, a chargé l'ennemi à la baïonnette. Entrainé par son ardeur et entouré par les réserves ennemis, n'a réussi à gagner les lignes françaises qu'en se frayant un passage à coups de baïonnette et en faisant exécuter un feu violent à bout portant sur l'ennemi par quelques hommes qu'il avait rassemblés.

Soldat RESTOUT, 36^e d'infanterie : agent de liaison, a montré un courage exceptionnel en traversant dix fois par jour et pendant deux jours pour porter des comptes rendus, un terrain battu, d'une façon intense et continue par les balles et les obus, sur lequel gisaient morts et blessés.

Soldat LATROUITE, 36^e d'infanterie : s'est présenté volontairement pour aller reconnaître l'ennemi de nuit, à travers une première ligne ennemie. S'est heurté à une deuxième ligne, a rejoint la compagnie en traversant la première ligne sous une grêle de balles, et a rapporté des renseignements qui se sont vérifiés.

Caporal LEGIGAN, 36^e d'infanterie : courage exceptionnel depuis le commencement de la campagne. A subi tous les dangers résultant des fonctions d'agent de liaison entre le régiment et la brigade pendant les journées des 15, 16 et 17 septembre.

Caporal PARIS, 125^e d'infanterie : commandant une flanc-garde chargée de couvrir une reconnaissance qui tentait de nuit un coup de main sur un village occupé par l'ennemi, s'est porté résolument et avec décision à la baïonnette malgré une vive fusillade sur un poste ennemi qui venait de tuer ou blesser six des nôtres. A contribué à le bousculer, à le rejeter dans une cave et à le capturer.

Adjudant-chef TELLE, 287^e d'infanterie : s'est particulièrement fait remarquer par sa belle conduite au combat du 15 septembre. Le 17 septembre a été blessé à la hanche.

Sergent-major MARGERIE, 5^e d'infanterie : au combat du 23 août, a eu le pied gauche traversé par une balle. A rejoint le 20 novembre, dès sa guérison. Excellent chef de section, donne l'exemple du courage et du devoir.

Adjudant RENUCCI, 110^e d'infanterie : chef de section de mitrailleuses depuis deux mois, a installé et maintenu sa section à 150 mètres de l'ennemi. Dans plusieurs circonsances, par son attitude énergique, par l'emploi judicieux de son feu au moment où l'ennemi déclenchait un tir rapide et violent sur une tranchée, a donné à ses mitrailleurs et aux hommes placés dans son entourage un bel exemple de calme et de fermeté.

Soldat BURGALLAT, 43^e d'infanterie : a donné un bel exemple de bravoure et de sang-froid, le 17 octobre, au cours du bombardement violent d'un poste de secours, ne quittant l'établissement qu'après le départ des derniers blessés et après s'être assuré que tout le matériel sanitaire avait été emporté. A été, au moment de son départ du poste de secours, atteint d'une blessure très grave.

Adjudant CHAZOT, 127^e d'infanterie : blessé une première fois, a rejoint le front depuis le 6 novembre et n'a cessé de montrer dans divers engagements les plus belles qualités comme chef de section.

Adjudant DEFOSSE, 348^e d'infanterie : blessé grièvement de deux éclats d'obus à l'épaule et d'une balle à la tête, est resté à la tête de sa section.

Adjudant-chef DEROO, 348^e d'infanterie : blessé à la cuisse par un éclat d'obus, est revenu au régiment à peine remis de sa blessure, laquelle nécessite encore des soins. Apporte à son service de belles qualités d'énergie, de vigueur et d'entrain.

Adjudant-chef LAPORTE, 6^e d'infanterie : a été blessé grièvement le 24 août. A dû subir l'ablation d'un œil.

Adjudant-chef ARNOUX, 144^e d'infanterie : a donné, comme chef de section, des preuves de sa vaillance à différents combats, notamment le 29 août, où il a été blessé grièvement.

Adjudant-chef BONNEAU, 123^e d'infanterie : excellent chef de section. S'est distingué par son courage et son énergie à la tête de sa section aux combats des 29 et 30 août où il fut grièvement blessé.

Sergent BATLLE, rég. de chasseurs indigènes : s'est fait remarquer par son dévouement et sa bravoure. Blessé le 6 septembre.

Soldat ABDALLAH BEN MEKKI, rég. de chasseurs indigènes : s'est fait remarquer par sa belle attitude au feu. S'est signalé aux combats des 5, 6, 14 et 16 septembre. Remarquable soldat.

Chasseur MOKTAR BEN MOHAMED : blessé à deux reprises, est resté à son poste et a voulu continuer son service. Bon et brave soldat.

Soldat AOMAR BEN MOHAMMED, rég. de chasseurs indigènes : brave soldat, blessé deux fois, n'a pas voulu être évacué.

Soldat BOUDJEMA BEN MAJOUR, rég. de chasseurs indigènes : bon et brave soldat. Blessé deux fois.

Sergent MOHAMED DERDOUR, rég. de chasseurs indigènes : excellent et ancien sous-officier, s'est fait remarquer par son dévouement et sa bravoure. Blessé le 16 septembre.

Caporal MAHMOUD BEN MOHAMED, rég. de chasseurs indigènes : d'un dévouement à toute épreuve, a été blessé le 5 septembre, en portant ses hommes en avant.

Sergeant ALI BEN HADJ ABDALLAH TOUNSI, rég. chasseurs indigènes : blessé au début du combat du 5 septembre, a conservé le commandement de sa section, l'a poussée à diverses reprises sous un feu violent, n'est fait panse que le soir.

Sergent-major CORNU, 42^e d'infanterie : au combat du 19 août, a entraîné vaillamment sa section sous un feu violent venant d'ennemis invisibles cachés dans les vergers et les maisons et a donné à tous ses hommes un grand exemple de bravoure.

Sergent VANNEROT, 350^e d'infanterie : chef d'une patrouille dirigée la nuit sur un village occupé par l'ennemi, a attaqué avec beaucoup de bravoure et de décision et a assuré l'occupation de la localité par le bataillon dont il faisait partie.

Soldat LALOUE, 29^e bataillon de chasseurs cyclistes : dans une violente attaque contre l'état-major du corps de cavalerie a tenu tête courageusement, avec trois camarades, pour sauver son général blessé à mort.

Adjudant réserviste HENRY, 318^e d'infanterie : s'est porté en avant sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie pour rapporter un officier blessé resté en arrière. Conduite très brillante depuis le début des opérations.

Adjudant VAYSSAIRE, 3^e zouaves : au combat du 17 novembre, a conduit avec une extrême énergie et beaucoup d'entrain sa section dans le combat corps à corps pour la défense des tranchées, et a contribué par son action personnelle à repousser l'ennemi.

Sergent AUBIOU, 47^e bataillon de chasseurs : venu des sapeurs-pompiers, s'est dès son arrivée fait remarquer par son énergie et sa bravoure communicative. A été blessé le 17 novembre en effectuant une reconnaissance en avant du front.

Le Gérant: G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.